

Dictée du lundi 7 mars

Les chevaux sauvages. Texte de Buffon

« La nature est plus belle que l'art » nous dit Buffon dans cet article extrait du tome quatrième de l'Histoire naturelle. Les chevaux sauvages ont « ce que donne la nature, la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que donne l'art, l'adresse et l'agrément. »

Voici un texte publié en 1753 qui n'a point vieilli. Les amoureux du cheval y trouveront sans doute parmi les plus belles lignes écrites sur cet animal, et, en introduction cette phrase si célèbre : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite ... ».

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements. non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et se rend autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme : c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève. L'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel : ils sont toujours couverts de harnais dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos ; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur : la bouche est déformée par les plis que le mors a produits ; les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon ; la corne des pieds est traversée par des clous. L'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles ; on les en délivrerait en vain, ils n'en seraient pas plus libres, ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur(s) maître(s), sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art ; et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres : leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni mesurés : fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins ; ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur

convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans les prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau; sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel **serein**, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons, en pressant les espaces qu'ils doivent occuper : aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce, ils sont seulement fiers et sauvages. **Quoique** supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent ; et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent, ou les écrasent. Ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble ; ils n'ont aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres.

Comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit, et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entre eux, ils ne se disputent pas leur subsistance; ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, sources ordinaires de querelles et de combats parmi les animaux carnassiers: ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits sont simples et modérés, et qu'ils ont assez pour ne rien envier. Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs et souvent les plus dociles et les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux sauvages, et citent même les lieux où ils se trouvaient. Hérodote dit que, sur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avait des chevaux sauvages qui étaient blancs, et que dans la partie septentrionale de la Thrace au-delà du Danube, il y en avait d'autres qui avaient le poil long de cinq doigts par tout le corps. Aristote cite la Syrie, Plin le pays du Nord, Strabon les Alpes et l'Espagne, comme des lieux où on trouve des chevaux sauvages. Parmi les modernes, Cardan dit la même chose de l'Écosse et des Orcades, Maüs de la Moscovie, Dapper de l'île de Chypre, où il y avait, dit-il, des chevaux sauvages qui étaient beaux, et qui avaient de la force et de la vitesse ; Struys de l'île de May au cap Vert, où il y avait des chevaux sauvages fort petits. Léon l'Africain rapporte aussi qu'il y avait des chevaux sauvages dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie, et il assure qu'il a vu lui-même, dans les solitudes de Numidie, un poulain dont le poil était blanc et la crinière crépue. Marmol confirme ce fait en disant qu'il y en a quelques-uns dans les déserts de l'Arabie et de la Libye, qu'ils ont la crinière et les crins fort courts et hérissés, et que ni les chiens ni les chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course. On trouve aussi, dans les *Lettres édifiantes* qu'à la Chine, il y a des chevaux sauvages fort petits [....]

Selon l'Académie française, lorsque deux **sujets** au singulier sont unis par ou, le **verbe** se met au singulier si l'un des termes exclut l'autre, au pluriel dans le cas contraire. Exemples : L'un ou l'autre sera vainqueur. — Le chien ou le chat l'aura mangé.

Accord du verbe avec des sujets coordonnés par *ni* ou par *ou*

Lorsque le verbe a plusieurs sujets juxtaposés ou coordonnés au moyen des conjonctions *ni* ou *ou*, il se met généralement au pluriel :

Ni Lola ni Hugo ne portent des lunettes.

Le gel ou la grêle risquent d'abîmer mes plantations.

Lorsque les sujets ne sont pas de la même personne, le verbe se met au pluriel et s'accorde avec la personne du rang le plus petit :

Ni toi ni moi n'aimons les navets. (On accorde à la 1^{re} personne et non à la 2^e.)

Maria ou moi pourrions t'aider. (On accorde à la 1^{re} personne et non à la 3^e.)

Ni toi ni ta femme n'êtes inscrits sur les listes électorales. (On accorde à la 2^e personne et non à la 3^e.)

CAS PARTICULIER :

Le verbe se met obligatoirement à la 3^e personne du singulier lorsque l'action ne peut se rapporter qu'à un seul des sujets singuliers :

Ni votre candidat ni le mien ne sera nommé à ce poste.

C'est Émeline ou Chloé qui gagnera.

Toi ou moi arrivera le premier.

Même :

Commenté [t1]:

L'accord de *même* varie selon que ce mot est adjectif ou adverbe.

- Lorsqu'il est **adjectif**, *même* s'accorde avec le nom ou le pronom auquel il se rapporte. De plus, il se joint aux pronoms personnels par un **trait d'union** : *moi-même, nous-mêmes, elles-mêmes, etc.*

Dans les cas où les pronoms *nous* et *vous* ne désignent qu'une seule personne (*nous* de majesté ou d'autorité, *nous* de modestie, *vous* de politesse), *même* reste au singulier : *nous-même, vous-même*.

Exemples :

- Nous avons les **mêmes** articles au même prix. Ceux-là **mêmes** qui critiquaient la nouvelle mesure sont les premiers à en profiter. Les élèves eux-**mêmes** sont enthousiastes.
- Nous avons révisé cet ouvrage nous-**même**. (*nous* de modestie)
- Nous avons **nous-même** analysé les données de l'enquête. (*nous* d'autorité)
- Vous pouvez faire cette démarche **vous-même**. (Situation de vouvoiement : on s'adresse ici à une seule personne. Si le *vous* était un véritable pluriel, désignant donc plusieurs personnes, *même* serait au pluriel : *Vous pouvez faire cette démarche vous-mêmes.*)

- Comme **adverbe**, *même* est **invariable**. Il se rapporte à un verbe, à un adjectif ou à un autre adverbe; il peut aussi précéder un déterminant ou un pronom.

Exemples :

- Il les a aidés et les a **même** logés chez lui pendant plusieurs jours.- Ce lieu est interdit aux enfants, **même** accompagnés.- Elles accepteront, **même** aujourd'hui.
- **Même** les élèves exigeants ont été satisfaits.
- La chaleur persiste, **même** ces derniers temps.

Placé immédiatement après un nom, *même* peut être adjectif ou adverbe.

Exemples :

- Les élèves **mêmes** ont été satisfaits. (adjectif : les élèves eux-mêmes)
- Les élèves **même** ont été satisfaits. (adverbe : même les élèves)

- On écrit **sans trait d'union** *cela même, ici même, là même, par là même*. On ne met pas non plus de trait d'union entre les pronoms démonstratifs *celui-là, celle-là, ceux-là, celles-là* et l'adverbe ou l'adjectif *même*.

L'auteur :

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707.1788)

https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Georges_Louis_Leclerc_comte_de_Buffon/110519

https://www.medecinesciences.org/en/articles/medsci/full_html/2007/12/medsci20072311p1057/medsci20072311p1057.html

Né à **Montbard**, dans une riche famille de la noblesse de robe, **Buffon** fait des études secondaires dans un collège de Jésuites, étudie le droit à l'Université de **Dijon** et la médecine, la botanique et les mathématiques à **Angers**.

En 1734, il entre à l'**Académie des sciences** comme « *adjoint- mécanicien* ». Il s'intéresse à tous les domaines de la nature : botanique, biologie, chimie, géologie, utilise les mathématiques comme un outil, et effectue des recherches sur les organes reproducteurs des animaux. **Nommé Intendant du Jardin du roi** en 1739, il va agrandir ce jardin et en enrichir sans cesse les collections, tout en travaillant à son **Histoire naturelle**. Il connaît la gloire dès la parution des trois premiers volumes (1749). L'**Académie française** lui ouvre ses portes en 1753 et il sera membre de toutes les grandes académies européennes.

Buffon entend faire **œuvre de vulgarisation** et souhaite être lu par le plus grand nombre. Aussi soigne-t-il son style, empreint d'un lyrisme qu'il revendique. Il est d'ailleurs considéré par ses contemporains comme un grand écrivain et même un grand poète. Son **Histoire naturelle** remportera un succès considérable, rivalisant avec l'**Encyclopédie** de **Diderot** (le plus gros succès d'édition européen du siècle). Trente-six volumes seront publiés de son vivant (1749-1785) et huit autres après sa mort.

Son approche est celle d'un **philosophe** : il commence d'abord par réfléchir sur la valeur de la connaissance humaine. Son but est de découvrir les vraies lois de la nature ; il pense que l'homme peut y parvenir. Disciple de **Locke**, il croit en la raison humaine et au pouvoir de l'entendement. Il s'affirme comme un adversaire des classifications et s'oppose à **Linné** [naturaliste suédois qui a posé les bases du système moderne de la nomenclature binominale]. Il ne veut connaître que l'espèce qu'il définit comme « *une succession continue d'individus semblables qui peuvent se reproduire entre eux* »

Buffon ne se contente pas de décrire les espèces, il note systématiquement pour chaque individu son environnement, son histoire, ses mœurs. En réunissant plusieurs espèces voisines physiologiquement mais de mœurs ou d'habitat différents, il constitue des **familles** ayant une unité biologique. Pour lui, ces familles sont issues d'une espèce unique qui se serait diversifiée avec le temps, sans cependant modifier les caractères

biologiques essentiels. Ainsi **pressent-il la théorie de l'évolution** sans cependant adhérer à l'hypothèse du transformisme présentée par **Maupertuis** en 1751 : il attribue ces variations à un rassemblement spontané de « *molécules organiques* ».

Dans les **Époques de la nature** (1779), il propose une nouvelle chronologie de l'histoire de la Terre, divisée en sept époques, ainsi qu'un âge de la planète (75 000 ans) ; il va même jusqu'à émettre des hypothèses sur l'apparition des premiers êtres vivants, leurs migrations avant la séparation des continents et leurs différenciations en fonction de leur environnement.

Très tôt Buffon revient sur sa terre natale, Montbard, il y fera énormément d'aménagements sur la butte à la place de l'ancien château féodal, où il se fait construire un hôtel particulier et utilisera une tour du château comme cabinet de travail.

Il appréciait peu la vie à la cour, faisait en sorte d'être le plus souvent possible sur ses terres montbardoises malgré les différentes charges qu'il occupait (Académicien des Sciences, à l'Académie Française, Intendant du Jardin du Roi).

A l'âge de 60 ans il commence l'édification de **sa forge** sur ses terres, à 7 km de Montbard.

Il meurt le 16 avril 1788 à Paris.

Buffon n'a eu qu'un seul fils, surnommé Buffonet, il sera guillotiné en janvier 1794 à l'âge de 30 ans, sans descendance.